Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 89 (1993)

Heft: 1

Artikel: 1940 à 1945 : cinq ans de pratique au Lötschental

Autor: Marti, Roland

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-117855

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweizerisches Archiv für Volkskunde 89 (1993), H. 1, 43–50

1940 à 1945: cinq ans de pratique au Lötschental*

De Roland Marti

A l'époque de la deuxième guerre mondiale, un jeune médecin, après cinq ans de stages, se fixe – et pour cinq ans – dans la vallée de Lötschen. Pour acquérir de l'expérience, certes, mais aussi par esprit d'aventure. Aujourd'hui, bientôt octogénaire, il s'apprêtait à emporter ses souvenirs dans la tombe lorsque soudain... le téléphone retentit. C'est la voix d'un camarade d'enfance devenu entre temps professeur, et dont la notoriété n'a en rien altéré la gentillesse. Il lui propose, «dans l'intérêt des jeunes générations», de coucher ses souvenirs sur le papier. Comment pouvais-je refuser puisque c'était lui et que le médecin en question, vous l'avez deviné, c'était moi!

C'est par un beau jour de juin 1940 que je débarque en gare de Goppenstein. Plutôt décevant, ce premier contact: quelques baraquements, l'orifice d'un tunnel dans une vallée étroite entre des pentes abruptes. Mais je suis vite rassuré: la petite route que je gravis s'incurve vers l'est et la vallée, peu à peu, s'élargit, s'épanouit. Accompagné par le grondement de la Lonza qui coule en contrebas, gonflée par la fonte des neiges, j'ai tout le temps de penser aux tâches qui m'attendent. Selon mes renseignements, la zone habitée, composée d'une dizaine de villages et hameaux, s'étend entre Goppenstein (1200 m) et Fafleralp (1795 m) sur une quinzaine de kilomètres. De Kippel, mon lieu de résidence, je pourrai utiliser mon vieux vélo pour descendre les 5 km qui mènent à Goppenstein, mais il me faudra le pousser pour remonter. Au-delà de Kippel, c'est à pied ou à skis que je devrai me déplacer. Les chars, quant à eux, peuvent monter jusqu'à Ried, où le chemin se rétrécit. Il faut alors dételer les mulets et les bâter. J'aime marcher, mais c'est le problème des évacuations qui me donne des soucis. L'hiver, par temps d'avalanches, la vallée sera coupée du reste du monde. Autre difficulté: pour des raisons techniques, je ne pourrai disposer d'une installation radiologique.

Je parviens à Kippel. A ma droite, tout près, le Bietschhorn (3953 m) scintille au soleil. A ma gauche grimpent des forêts de conifères. Au-dessus, je l'apprendrai plus tard, s'étend la Hockenalp (où, seul, je skierai souvent les dimanches d'hiver), surmontée du Hockenhorn (3297 m). Et tout au fond, perle de la vallée, au haut d'un long glacier, c'est la Lötschenlücke, col neigeux qui donne sur le glacier d'Aletsch.

Je traverse le village. Raccards et maisons, parfois de belles constructions au bois noirci par le temps, par peur des avalanches sont blottis les uns contre les autres. Et là, sur une prairie, m'attendent mes bagages. En quelques jours, j'ai dû tout prévoir, de l'ophtalmoscope à la chaise gynécologique, sans oublier une balance de précision pour la pharmacie et, bien sûr, mon fidèle microscope. Un

seul homme (les autres sont aux champs) m'aidera à transporter tout cela vers le beau chalet qui m'attend au bout du sentier.

Je suis en train de déclouer mes caisses d'instruments dans ce qui sera la salle ou, plus exactement, la chambre d'interventions quand un homme à barbe blanche y fait irruption. Une main enveloppée d'un mouchoir rouge de sang et serré par plusieurs tours de ficelle, il est sur le point de s'évanouir. Etendu sur le divan, il m'explique qu'en glissant sur un pré en pente, il s'est blessé avec sa faux. Il s'est fait lui-même un pansement de fortune puis a couru en une heure de Weissenried jusqu'à moi. Sans son courage, il serait mort, ce digne vieillard, car j'ai dû ligaturer son artère radiale sectionnée...

Le lendemain, c'est un père qui m'amène son fils pour que je lui arrache une dent. C'est très astucieux de sa part car, rassuré par ma manière de procéder, il revient le lendemain, mais pour lui-même cette fois! Après l'avulsion d'un vieux chicot, je lui tends un verre pour se rincer. Consciencieusement, il tourne le liquide dans sa bouche puis, faisant fi du lavabo tout proche, dans un jet majestueux, il le répand sur le plancher. Ma réputation est faite: des dents, j'en enlèverai beaucoup. Soutenant d'un bras la tête du patient assis sur une simple chaise (je vous vois sourire, Messieurs les dentistes), je manie l'élévateur et le davier de l'autre main – je suis ambidextre –, le tout en anesthésie locale, bien entendu.

Quelques jours plus tard, c'est le révérend prieur Siegen qui m'honore de sa visite. Grand personnage au propre et au figuré, les cheveux grisonnant et la voix douce, c'est le chef spirituel de la vallée où l'Eglise est reine. Tout y rappelle la présence de Dieu, les églises, les madones, les chapelles et même la croix qu'il fera poser sur le sommet du Bietschhorn en y célébrant la première messe. Ici, pour prendre congé, on dit «pietagot» (que Dieu vous garde) et l'on ne dit pas merci mais «vergelt's Gott» (que Dieu vous le rende). C'est pour bénir ma pharmacie qu'est venu «der Herr Prior». J'assiste à la cérémonie avec un respect d'autant plus grand que je ne suis ni catholique ni même Valaisan. Puis il me donne des directives qui me laissent songeur. Ainsi, si au cours d'un accouchement j'ai à choisir entre la vie de l'enfant et celle de la mère, c'est cette dernière que je devrai sacrifier car, déjà baptisée, elle est assurée de la vie éternelle, tandis qu'un enfant mort et non baptisé est une âme perdue. J'apprends plus tard que les enfants mort-nés sont enterrés de nuit et sans messe. Je n'ai jamais eu à trancher ce dilemme, mais il m'est arrivé de découvrir, chez un nouveau-né en état de mort apparente, bien avant qu'on ne parlât d'électro-encéphalogramme, une onde de vie qui permettait de prononcer les paroles salvatrices et de lui accorder des funérailles décentes.

Mon activité a pris son cours régulier: cinq consultations hebdomadaires le matin à Kippel et une à Blatten un après-midi. Le reste du temps est consacré aux visites à domicile et à la préparation des médicaments. Je ne chôme pas car

aux 1400 autochtones se sont ajoutés, venus pour la plupart de l'extérieur, les ouvriers d'une mine de charbon ouverte à Ferden et ceux préposés à l'édification d'une galerie hydraulique pour capter les eaux de la Lonza. Je suis aussi vaccinateur et médecin des écoles. Aucun problème financier entre les Lötschards et moi: ils me présentent un ticket valable un mois, renouvelable, acquis pour 50 ct. auprès de leur caissier. Je reçois pour ma part, en plus du logement, un salaire mensuel de 750 fr. Jamais ils n'abuseront de cette facilité, et j'allais les voir plus souvent que je ne l'aurais osé avec des patients privés; et jamais je n'entendais ce «combien vous dois-je, docteur» qui m'a toujours embarrassé plus tard.

J'avais beaucoup à marcher (j'ai couvert un jour plus de 40 km en faisant la navette entre Fafleralp et Goppenstein), mais j'avais peu de paperasse et c'est bien là ce qu'il me fallait.

Je fais peu à peu connaissance avec mes Lötschards. Ce sont, pour leur plus grande part, gens joyeux, accueillants et hospitaliers et si, pour eux, ne pas être né dans la vallée équivant à être un étranger, je crois pouvoir dire qu'il m'ont cependant adopté. Loquaces, ils parlent un dialecte savoureux et chantant qui n'a pas la rudesse de celui des autres Suisses alémaniques, qui le comprennent du reste fort mal. Leur vie est bien organisée: biens communaux et biens privés, droits de pâture et d'irrigation (par des bisses), abattage des arbres et distribution du bois, tout cela obéit à des régles ancestrales. On pratique encore à Ferden la «Spende», une distribution de fromages aux plus démunis.

Bien que les mœurs aient beaucoup évolué au cours des dernières décennies, le degré d'autonomie de ce peuple est encore frappant: le rouet, présent dans chaque demeure, n'est pas un ornement mais un instrument dont se sert chaque ménagère; avec adresse, elle file la laine de ses moutons, dont Stephan Bloetzer, guide de montagne à Ferden, fera de belles étoffes. Un tailleur de Kippel m'en a confectionné un complet. A Ried, une patiente âgée se souvenait du temps où son père descendait à Brigue chercher du soufre pour en faire des allumettes.

Les Lötschards sont plutôt grands et longilignes, aux cheveux et aux yeux bruns, mais on trouve aussi des blonds aux yeux bleus, cela malgré une indéniable consanguinité, puisque, sur 1400 individus, les noms de famille les plus usuels ne dépassent guère la dizaine. Ainsi, même dominés, les gènes ne disparaissent pas, ce qui laisse espérer que le métissage inexorable qui attend notre humanité n'aboutira pas à une morose uniformité.

Un lundi de 1940, je dois me présenter en uniforme à Brigue dans ma nouvelle unité, une compagnie d'observation de la brigade 11. Mais, à 6 heures, la sage-femme de Kippel m'appelle pour un siège. L'enfant me fait le plaisir de se bien tourner et, la tête maintenue en flexion par mon index qui tire sur la

mandibule, de passer sans difficulté son occiput sous la symphyse. Et nous mangeons, selon la coutume en ce moment de joie, des «Fastnachtkuchen» (chez nous appelés merveilles) accompagnés d'un verre de blanc. Et c'est avec deux heures de retard que j'affronte, la conscience tranquille, les blâmes vite apaisés de mes supérieurs. Bien que l'esprit, dans cette troupe de montagne, fût bien meilleur que dans mon unité précédente, ces départs fréquents et d'une durée indéterminée furent une cause de tracas. Il fallait trouver des remplaçants, et ce n'était pas chose facile.

Au cours du même été, je suis appelé à Weissenried pour une primipare qui souffre depuis deux jours et dont le travail n'avance guère. A mon arrivée, elle hurle à chaque contraction et son col est à peine dilaté. C'est mon premier cas difficile, et qui aura encore confiance en moi si cela tourne mal? Je téléphone à un homme d'expérience, le Dr Müller, à Kandersteg. Bien que sachant qu'il ne pourra prétendre à des honoraires, il n'hésite pas et, après deux heures et demie de marche, il arrive à Weissenried à la tombée de la nuit. Le col s'est dilaté, mais le cœur de l'enfant donne des signes de faiblesse. Il faut se hâter. Elégamment, il me laisse manier le forceps que j'avais apporté, tandis qu'il appuie sur le fundus. L'enfant sort sans trop de peine, mais son cœur a cessé de battre. Nous ne parviendrons pas à le ranimer. Un an plus tard, la même femme accouchait tout à fait normalement.

Peu de temps après, j'ai l'occasion de remplacer mon collègue à Kandersteg, et pour un cas bien triste: une mère s'inquiète pour son fils de six ans: il est subfébrile depuis quelques jours et a perdu l'appétit. Cliniquement, je ne trouve rien de particulier sinon une légère raideur de la nuque, mais c'est son humeur grincheuse qui me rappelle quelque chose et je pose la question: où est son père? La mère me répond qu'il est depuis quelques semaines dans un sanatorium, et le diagnostic tombe comme un couperet: méningite tuberculeuse. Je n'ose en parler à la mère mais en avise mon confrère à son retour. L'enfant est mort peu après.

Nous voici en novembre 1940 et toujours pas de neige. J'enrage un peu, car si je suis venu ici, c'est aussi pour skier! Le prieur Siegen me rassure: on n'a jamais vu de noël sans neige ici. Et voilà qu'elle se met à tomber: elle tombera huit jours et huit nuits sans interruption. Et les avalanches grondent de tous côtés. Le téléphone est coupé (poteaux arrachés) et il faut allumer les bougies car le lit de la Lonza est obstrué et la turbine génératrice d'électricité ne fonctionne plus. Chacun reste chez soi. Ce scénario se représentera souvent, ce sont mes «vacances d'hiver». Je jouis alors du silence de la neige tombant sur les montagnes: il a quelque chose d'envoûtant. Mais, une nuit, un grand bruit suivi d'une secousse me réveille: une avalanche de plus de 100 mètres de large, transportant troncs et rochers, a passé à deux mètres du chalet, emportant l'igloo où s'amusaient la veille mes enfants. Elle descend jusqu'à l'église.

L'hiver est gai, ici, la neige propre. Elle me permet jusqu'en avril de circuler avec mes skis de fond. La lessive se raidit sur les fils, mais l'air est si sec qu'elle sèche par sublimation. Si le soleil n'apparaît que durant trois heures, il est chaud et des différences de 40 degrés entre le jour et la nuit ne sont pas rares. Parmi mes malades, pas d'obèses ni d'hypertendus, aucune maladie vénérienne et je n'ai pas trouvé de tumeur. Cas plus rares: une sclérose en plaques et une insuffisance cardiaque suite de rhumatisme articulaire aigu. Plusieurs femmes âgées souffrent de prolapsus uteri, mais ce sont mes quelques prostatiques qui me donnent le plus de tintouin. Les sondes à ballonnet n'existant pas encore, il me faut fixer la sonde avec du sparadrap, et lorsqu'elle se bouche, on m'appelle au secours...

De son côté, la tuberculose veillait dans l'ombre: à Wiler, une jeune fille rousse au visage fin dépérit depuis huit jours. A cette époque, le diagnostic de méningite tuberculeuse était fatal. Cependant, je m'acharne, inventant je ne sais quoi et, au bout de trois jours, la patiente va mieux. C'est animé d'un fol espoir que je retourne la voir le lendemain. Elle est dans le coma, c'est la fin! Une fillette d'Eisten a plus de chance. Elle souffre d'une coxarthrose avec fistule. Grâce à l'aide financière de Pro Juventute et de généreux élèves du collège de Genève, elle pourra être traitée avec succès dans un sanatorium tessinois.

Plus fréquents sont les accidents. Peu de fractures, ce qui est étonnant avec tous ces chemins couverts de glace. Plus nombreuses sont les coupures, ainsi, par exemple, ce pouce dont la phalangette, jusqu'au-dessus de l'articulation, a été, par un coup de hache, partagée en deux lambeaux dont l'un pend lamentablement. «Je voulais le couper avec des ciseaux, me déclare le patient, mais on m'a conseillé de venir vous voir.» Il faut être optimiste avec les doigts: quelques points de suture et un plâtre aboutiront à la guérison.

Il y a aussi cette bouche que, lors d'une chute, la carre du ski a prolongée jusqu'à l'oreille. Le patient en est si défiguré que ce n'est qu'après l'avoir recousue que je le reconnais! Je n'oublie pas non plus ce petit garçon qui se rend seul chez moi, la phalangette de son index sectionnée. Pendant que je prépare son moignon, tranquillement, il converse avec mon fils de deux ans venu l'encourager.

Il y a aussi ce patient militaire que je soigne pour une lombalgie. Le jour de son rendez-vous, il se contente de m'appeler par la fenêtre: «Hé, Docteur, vous pouvez arrêter l'assurance, j'ai trouvé un boulot où je gagne davantage!»

Moins drôle, le cas de cet alcoolique (à ma connaissance le seul dans la vallée) que l'on a trouvé un matin endormi dans la neige par moins 25°C. Plusieurs semaines, il empuentira mon cabinet de ses orteils noircis par la gangrène, dont il perd à chaque fois un petit morceau. Il guérira avec pour séquelle... des chaussures un peu trop longues.

J'avais peu d'argent, mais, avec la naissance de mes trois fils, jamais je ne m'étais senti aussi riche. Dans les instants de loisir, je sortais avec eux et, à travers leurs regards émerveillés, redécouvrais la nature: à l'un d'eux je donne une fraise, il la mange; je lui montre un escargot et j'ai juste le temps d'intervenir pour l'empêcher de le croquer! J'apprends ainsi que je suis plein de préjugés et que lui, l'enfant, n'en a pas encore. Plus loin, sur l'herbe, une brebis est en train de mettre bas. Nous admirons avec quel soin elle libère l'agneau de ses membranes. Puis elle mange l'arrière-faix et s'attaque au cordon ombilical. Jusqu'où va-t-elle aller? Elle s'arrête à bonne distance du petit. Et j'en déduis que si l'on désire que le nouveau-né reçoive le maximum de sang, il est faux de couper le cordon avant qu'il ne cesse de pulser, et qu'il n'est pas bien de le couper trop court si l'on veut réduire à un minimum les risques d'hémorragie et d'infection.

Mais la sage-femme m'appelle pour une accouchée dont le placenta refuse de sortir. La manœvre de Credé reste sans effet et la femme saigne abondamment. Ma main gantée s'enfonce à la recherche du placenta, elle s'enfonce jusqu'au poignet puis jusqu'au coude. Je n'ai jamais pratiqué cette intervention et me demande si je n'ai pas traversé l'utérus... Mais il n'en est rien, et le placenta sort dans son entier.

Une autre fois, on m'appelle d'urgence à Goppenstein. Une jeune primigeste dans la dixième semaine de sa grossesse s'est mise à saigner. Elle saigne même tellement qu'à mon arrivée, très pâle, elle murmure: «Ouvrez la fenêtre, j'etouffe.» Pas de temps à perdre. Se réjouissant d'avoir un enfant, la patiente avait déjà préparé le berceau. En attendant que l'eau bouillit pour les stériliser, j'y pose mes instruments. Et c'est alors que je ressens la plus grande frayeur de ma vie: je ne trouve pas ma trousse de dilatateur... Le col est à peine perméable et sans eux le curetage est impossible. Mes pensées se figent devant la réalité: le temps de remonter à Kippel puis d'en descendre, et la patiente sera morte – morte par ma faute. En proie à cette idée, je retourne au berceau et que vois-je tout au fond, entre l'osier et le matelas? Mes dilatateurs! Et c'est ainsi que fut sauvée cette charmante institutrice de vingt ans, fille du pays.

Il m'est arrivé qu'à bout d'arguments scientifiques, ce soit la «pifométrie» qui vienne à mon secours: un bébé de six mois, sevré depuis peu, crie sans cesse, ne veut plus ni manger ni boire et ne va plus à selle depuis deux jours. Son ventre est tendu, mais dans les courts instants où l'enfant reprend son souffle, il me semble assez souple. Pas de fièvre, pas de Kernig, la bouche est libre et l'anus perméable. Alors, oui ou non s'agit-il d'un iléus? Si oui et que l'enfant reste ici, il va mourir. Et sinon, par ce mauvais temps, si je l'envoie à l'hôpital, il risque bien de tomber malade pour de bon. Où êtes-vous, grands spécialistes? Je me sens de plus en plus bête. Et soudain, bien avant le commissaire Cabrol et ses cinq dernières minutes, une pensée me traverse: «Mais, bon Dieu, ce n'est

pas de douleur qu'il crie ce bambin, mais de colère!» Il y a une orange sur la table. Je demande à la mère d'en préparer un jus, mais l'enfant refuse la bouteille et crie de plus belle. Comme je crois l'avoir remarqué, la mère a omis d'y mettre du sucre. A ma demande, elle en ajoute et recommence l'expérience. L'enfant alors s'empare de la bouteille et la vide d'un trait. J'ignorais qu'avec une cuillerée de sucre on pouvait éviter une laparotomie et guérir un iléus!

Il m'est aussi arrivé de donner des soins à ceux qu'il est commun d'appeler nos frères inférieurs, bien qu'à part l'intelligence ils nous soient généralement supérieurs: à Wiler, une chèvre a été mordue par une vipère à la langue. Celle-ci pend hors de la bouche, comme un gros battant de cloche. Le vétérinaire, que le propriétaire a consulté par téléphone, préconise d'y injecter une solution de permanganate ou d'abattre l'animal. Comme sa respiration se fait librement, je conseille de patienter en l'abreuvant à l'aide d'une bouteille. Trois jours plus tard, la chèvre remontait à l'alpage.

Une autre chèvre, à Kippel, est redescendue de la montagne le ventre ouvert et ses intestins traînant à terre. Deux hommes la maintiennent sur un linge et je procède au plus difficile: nettoyer l'intestin de tout poil et de tout grain de poussière. Puis, comme pour un être humain, je recouds couche par couche. La chèvre a été d'une sagesse exemplaire pendant toute l'intervention et, à peine ai-je noué le dernier fil, elle se lève sur ses pattes. En huit jours elle est guérie. S'il m'a été donné de sauver, plus exactement de prolonger quelques vies, les échecs ne m'ont pas été épargnés: j'ai perdu des patients, des amis que je n'oublie pas. Mais les habitants d'ici ne m'en ont pas tenu rigueur. Proches de la nature, ils savent que vie et mort sont sœurs jumelles, et la mort n'est pas chez eux un sujet tabou. Dans la chambre d'un mourant se réunissent les amis, les parents, petits et grands, pour lui porter assistance. En compagnie du prieur Siegen, je fus convié à Wiler à un repas funéraire. Il y régnait une atmosphère calme, détendue. Au menu, du lait et du pain noir, rien d'autre. Simplicité, dignité.

La religion les aidait mais n'empêchait pas de grands chagrins. Un garçon était mort d'une appendicite à l'hôpital de Brigue. J'ai croisé sa mère qui revenait sans lui sur le chemin d'Eisten. Si grande était sa douleur qu'elle ne m'a pas aperçu et j'ai toujours devant moi la vision de cette femme encore jeune assise sur un char à côté du cocher, et dont les pleurs déchirants n'avaient pour réponse que le silence des montagnes.

Si, en raison de ma formation scientifique, je ne pouvais suivre ces pieux montagnards dans toutes leurs croyances, conscient des limites de ma raison et de la présence de cet univers dont l'origine restera toujours un mystère, rien ne m'interdisait de partager leur ferveur et leurs espoirs et, dans mon esprit, leur vallée était aussi la mienne.

Mais comment aurais-je pu, avec mon salaire, y assurer l'avenir de mes fils? Cette vallée au charme si particulier, il fallait bien un jour la quitter.

C'est ce cher Hilarius qui, au trot de son cheval, nous a ramenés à Goppenstein. Je me rappelle, les yeux humides, m'être tourné vers ma femme et avoir dit: «C'est dur d'abandonner une contrée où l'on a travaillé avec son cœur.»

Nous étions venus à deux; avec les trois petites têtes blondes, nous étions cinq maintenant. Une nouvelle vie allait commencer, pleine d'incertitudes.

---

*Abdruck aus der Schweizerischen Rundschau für Medizin (PRAXIS) 78, Nr. 42, Seiten 1161–1165.